

E/1968.07. — André Malraux : «Entretien Malraux - *Europe 1*, 21 juin 68», dans Philippe Labro, Michèle Manceaux et l'équipe d'«Edition spéciale» : «Ce n'est qu'un début», Paris, Ed. Publications premières, 1968, (coll. «Edition spéciale»), p. 236-238.

André Malraux, Philippe Labro

Après mai : le mois de juin – Déclaration de Malraux

Il n'était pas indifférent de connaître l'avis d'un homme qui avait fait ses révolutions lorsqu'il avait l'âge des étudiants d'aujourd'hui. André Malraux, quoique membre de ce gouvernement que la génération de mai 68 avait voulu renverser, ne tenait pas des propos tellement dissemblables de ceux rapportés tout au cours de ce livre. Selon lui aussi, ce n'était qu'un début. Des extraits de l'interview qu'il accorda à *Europe 1* le 21 juin 1968 pouvaient même constituer la pièce finale de notre dossier – d'autant plus que les propos qui vont suivre avaient été tenus par un homme qui se situe, aujourd'hui, à droite, et au pouvoir. Or, voici comment l'auteur de *La Condition humaine* a pris la mesure de cet événement :

— C'est tout de même par la jeunesse que tout a commencé. Premier fait : si nous voulons partir de la France, nous nous trompons car nous savons très bien que les grands phénomènes estudiantins ont eu lieu dans le monde entier et bien avant nous. Ce qui s'est passé en Angleterre, ce qui s'est passé aux Etats-Unis est nettement antérieur à nos histoires de Nanterre. N'oublions pas l'Asie, les grands drames des Japonais avec l'affaire des étudiants qui sont absolument comparables au nôtre. On n'en a pas beaucoup parlé parce que le Japon, c'est loin. Je crois que tout a commencé au Mexique. Vous savez combien cela est étonnant puisque c'est un gouvernement

révolutionnaire. L'université avait sa propre police et aucune police n'avait le droit d'y pénétrer. Malgré cela, il y a eu les événements de Mexico.

C'est pourquoi je pense que nous avons affaire, dans le monde entier, à un événement considérable. La jeunesse, en ce moment, ne s'adapte pas et, d'autre part, l'enseignement, même prodigieusement modifié, parce qu'on va pouvoir modifier le nôtre, cela ne suffira pas. Il y a quelque chose de profond là-dessous qui reste le point essentiel. Quel serait maintenant ce point essentiel ? Essayons de revenir sur les autres pays. En somme, les historiens des civilisations ont toujours dit, plus ou moins, que les civilisations étaient des organismes, c'est-à-dire qu'elle se développaient, en gros, comme des éléments vivants, avec une jeunesse, une maturité, une vieillesse et une mort. Lorsque Spengler était dans toute sa gloire et même Toynbee, il a toujours été admis que notre civilisation était une civilisation comparable aux autres. Simplement, pour Spengler, nous vivions la civilisation faustienne, pour d'autres – car il y a d'autres noms mais cela n'a pas d'importance – nous vivions notre civilisation qui venait à son tour et succédait aux civilisations antérieures.

Or, je constate et nous commençons à constater, parce que tous ces grands livres sur les théories des civilisations et la culture sont antérieurs à la bombe atomique, ne l'oublions pas, qu'à l'heure actuelle notre civilisation est une civilisation qui a des caractères que les autres n'avaient jamais eus.

Premièrement, la machine. N'oublions pas que nous sommes la première civilisation des machines.

Deuxièmement, l'agnosticisme. Il y a beaucoup de gens croyants sur la terre, mais la civilisation moderne n'est pas une civilisation religieuse et ne se fonde pas sur un événement religieux. Nous croyons que notre civilisation, comme les autres, est en cours de développement, mais notre civilisation à nous est héritière de toutes les autres, elle se veut héritière de toutes les autres. Les civilisations précédentes avaient au maximum une civilisation à laquelle elles se référaient, mais jamais plus. Les Egyptiens ne se réfèrent pas à un passé préhistorique du monde. Nous, nous nous référons à tout.

Or, si nous posons simplement ces données assez élémentaires, nous nous apercevons que, en même temps que nous avons affaire à une civilisation qui n'a pas de précédent dans le monde, nous avons une crise des valeurs qui n'a pas de précédent non plus. Je trouve assez inutile d'aller chercher des analogies au Moyen Âge pour nos étudiants car ces analogies sont très incertaines quand nous avons des analogies tout à fait certaines tout bonnement à l'étranger.

Il va de soi qu'il n'y a pas de problème étudiant en Chine parce qu'on a mobilisé les étudiants. Le phénomène Mao, c'est un petit peu ce qui se produirait si le général de Gaulle, s'appuyant sur les étudiants, voulait détruire le parlementarisme. Mao n'était pas lui-même tellement sûr de la direction vers laquelle il allait car au cours de la conversation qu'il a eue avec moi et que je relate dans mes *Antimémoires*, il dit à un moment : «Reste à savoir où j'en suis avec la jeunesse». Et notre ambassadeur, Lucien Paye, ancien recteur de Dakar, lui dit qu'il a vu les universités et qu'il a été frappé de l'enthousiasme qu'il a rencontré pour lui et Mao. Et Mao répond : «On peut dire cela aussi, nous verrons». Ce n'était pas tellement acquis. Ce qui me paraît acquis, c'est ceci : Tout d'abord, il y a une crise complète de l'idée de hiérarchie. Ce n'est pas tellement facile à voir car en principe ce qu'on oppose à l'idée de hiérarchie, c'est l'idée de désordre. Immédiatement, quand on parle de hiérarchie, on a tout simplement l'air réactionnaire. Ce n'est pas du tout ce que je veux dire. Ce que je veux dire c'est qu'il nous échappe – parce que c'est tellement évident – que toutes les civilisations reposaient sur des hiérarchies. Ce ne sont pas du tout les mêmes. Ce sont très souvent des hiérarchies religieuses, ce sont parfois des hiérarchies militaires, mais il y a toujours une structure hiérarchisée. Or, chez nous, pour la première fois, il y a une hostilité à l'idée de hiérarchie qui n'a jamais eu d'équivalent.

Pensons à l'Amérique. Quand on parle tellement de société de consommation pour nous, il ne faudrait pas exagérer; la société de consommation, nous y allons, mais nous n'y sommes pas tellement, non. Mais pour l'Amérique, qui l'a véritablement, on sent qu'elle est arrivée, à l'heure actuelle, à une sorte de mauvaise conscience de parent, du père sur le fils. Sans prendre des théories psychanalytiques, pour nous limiter au plus simple, il est clair qu'aux Etats-Unis la hiérarchie a mauvaise conscience à partir du

moment où elle devient profonde. Le patron a bonne conscience, mais pas le père. Au fond, il y a une idée, un sentiment que si on élève l'enfant, on va fausser sa vie et probablement agir contre lui. Il y a au fond de tout cela une idée de liberté absolue qui serait la vraie base de la vraie éducation. Or, pensons qu'ils sont les successeurs des Anglais, c'est-à-dire des gens qui ont eu probablement l'éducation la plus rigoureuse, depuis Rome, qu'ait connue le monde.

Je vois donc – c'est pour cela que j'ai parlé de répétition générale – un drame mondial qui est à peu près celui-ci : une civilisation qui est la plus puissante de toutes et la seule, après tout, qui ait le pouvoir de se détruire elle-même, arrive à un moment de son développement qui est le moment dont elle n'a pas conscience, parce que, jusque-là, les civilisations étaient à l'intérieur d'une conscience. Pour parler plus simplement, la civilisation chrétienne se développait à l'intérieur du christianisme. Aujourd'hui, la civilisation, en quelque sorte, se développe à vide.

... Je suis frappé de voir que nous avons affaire en ce moment à une jeunesse qui, depuis peu de temps, semble véritablement vouloir parler. Remarquez qu'elle ne dit pas grand-chose; nous sommes au début d'un drame. Je ne crois pas du tout que cela va finir parce qu'on va organiser un peu mieux l'université. Bien sûr, on l'organisera mieux, mais le drame est d'une bien autre ampleur...